

STÉPHANE SPERRY ET JÉRÔME SEYDOUX PRÉSENTENT

DEPARDIEU JOEYSTARR

LA MARQUE DES ANGES

— MISÈRE —

UN FILM DE SYLVAIN WHITE

D'APRÈS LE ROMAN DE JEAN-CHRISTOPHE GRANGÉ

AVEC HELENA NOGUERRA, MARTHE KELLER, RÜDIGER VOGLER, MATHIEU CARRIÈRE, JIMMY JEAN-LOUIS, CORINNE MASIERO
AVEC LA PARTICIPATION DE THIÉRRY LHERMITTE. SCÉNARIO LAURENT TURNER. EN COLLABORATION AVEC SYLVAIN WHITE.
COLLABORATION AU SCÉNARIO LUC BOSSI ET YANN MEGE. D'APRÈS LE ROMAN DE JEAN-CHRISTOPHE GRANGÉ, « MISÈRE », AUX ÉDITIONS ALEVIN MICHEL.
MUSIQUE ORIGINALE MAX RICHTER. DIRECTION ARTISTIQUE ALBRECHT KUNRAD. IMAGE DENIS ROLDEN (AFC). COSTUMES FABIENNE KATANY.
MONTAGE SÉBASTIEN DE SAINTE-CROIX. DÉCORS EMMA CULLERY. SON FRANÇOIS MAUREL. ALAIN FEAT. MARC DOISNE. CASTING GÉRARD MOULÉVRIER.
1^{ER} ASSISTANT RÉALISATION THIÉRRY MAUDOUIN. RÉGIE HENRY L'ÉTURG. PRODUCTEUR EXÉCUTIF PHILIPPE SAAL. POST-PRODUCTION HÉLÈNE GLABEKE.
UNE COPRODUCTION L'ASION FILMS, PATHE, TF1 FILMS PRODUCTION, BRIO FILMS, SAGA CITY, SENATOR FILM PRODUCTION, DO PRODUCTIONS, UFILM.
EN ASSOCIATION AVEC UFUNO ET CINEMAD. AVEC LA PARTICIPATION DE CANAL+ CINE+ TF1 TMC. COPRODUCTEURS ROMAN LE GRAND, LUC BOSSI.
HUBERT TOINT, JEAN-JACQUES NÉRA, HELGE SASSÉ, ULF ISRAËL, ADRIAN POLITOVSKI, GILLES WATERKEYN.
PRODUCTEURS ASSOCIÉS MATHIEU VARTIER, FLORIAN GENETIER-MOREL. PRODUIT PAR STÉPHANE SPERRY. RÉALISÉ PAR SYLVAIN WHITE.

LE CRÉDIT MOUV (11-98-43)            

©2013 UFA FILMS. TOUTES LES DROITS RÉSERVÉS. SAGA CITY FILMS. SENATOR FILM PRODUCTION. DO PRODUCTIONS. UFILM. WWW.PATHEFILMS.COM

STÉPHANE SPERRY & JÉRÔME SEYDOUX
PRÉSENTENT

DEPARDIEU JOEYSTARR
**LA MARQUE
DES ANGES**
— M I S E R E R E —
UN FILM DE SYLVAIN WHITE

DISTRIBUTION

PATHÉ DISTRIBUTION
2, RUE LAMENNAIS
75008 PARIS
TÉL. : 01 71 72 30 00
www.pathefilms.com

Durée : 1h46

SORTIE LE 26 JUIN

PRESSE

FRANÇOIS HASSAN GUERRAR
MELODY BENISTANT
57, RUE DU FAUBOURG MONTMARTRE
75009 PARIS
TÉL. : 01 43 59 48 02
GUERRAR.CONTACT@GMAIL.COM



MATÉRIEL TÉLÉCHARGEABLE SUR WWW.PATHEFILMS.COM



ENTRETIEN SYLVAIN WHITE

Quand êtes-vous arrivé sur le projet d'adaptation du livre *Miserere* de Jean-Christophe Grangé ?

Environ un an et demi avant le tournage, j'ai été contacté par le producteur Stéphane Sperry, alors que j'étais aux États-Unis. Dès le mois de février 2011, je me suis mis à travailler avec le scénariste Laurent Turner. Transposer Grangé est à la fois séduisant et dangereux. Il était lui-même conscient de la difficulté d'adapter ce roman, notamment à cause de l'histoire du « cri », entre faits réels et science-fiction... qu'on ne dévoilera pas ! *Miserere* est plongé dans une atmosphère oppressante et ancré dans un pan de l'Histoire : ces deux niveaux étaient passionnants à exploiter visuellement. On s'est aussi retrouvé face à un défi concernant le troisième acte du livre : il a fallu le recomposer pour épouser la structure d'un thriller de cinéma et privilégier la progression psychologique des personnages. L'âme du film, c'est l'amitié que ces deux flics arrivent à développer : il faut que le spectateur y croie pour que l'intrigue, les scènes de terreur ou d'action - comme celle de la bagarre de Salek à l'hôpital - fonctionnent.

Est-ce que cette double sensibilité, française et américaine, a joué dans le choix des producteurs de vous confier le film ?

C'est sûrement une des raisons pour lesquelles ils sont venus me chercher. Mais cette double culture n'agit pas consciemment sur mon travail. C'est toujours étrange de s'entendre parler de sensibilité européenne quand je tourne aux États-Unis, et vice versa...

Lorsque j'ai commencé à écrire des concepts de clips, puis à les tourner moi-même, les Américains me faisaient sentir que ce côté multiculturel était un atout.

J'ai toujours évité d'être catégorisé, ce qui arrive aussi bien aux États-Unis qu'en France : je suis passé de petits à moyens budgets de films, de la série B horrifique au drame, d'un film de danse à une comédie d'action. Tenter de rester éclectique, c'est l'une de mes obsessions.

À l'inverse de bon nombre de thrillers jouant la carte du «buddy movie», Kasdan et Salek mènent leur enquête en parallèle, quasiment en solo...

...Et ce n'est qu'à la fin du film qu'ils se comprennent vraiment. Chacun réussit à exorciser ses démons. Une complicité plus profonde pourrait s'instaurer, mais c'est le début d'un autre film !

Avec Laurent Turner, nous avons axé le récit sur cet apprentissage de l'autre, au lieu d'avoir le tandem classique du flic vétérán et de la tête brûlée. Gérard Depardieu était le premier choix.

Spontanément et sans hésitation ?

Aucune. À mes yeux, c'est LE grand acteur français. J'ai quitté ce pays il y a plus de vingt ans et en revenant faire un film ici, je pouvais réaliser ce rêve. C'est une icône de ces quarante dernières années : qui n'a jamais fantasmé à l'idée de tourner avec lui ? Dans mes précédents films, notamment STEPPIN', j'ai travaillé avec beaucoup de jeunes acteurs ; me retrouver avec quelqu'un qui a une telle expérience, c'était l'occasion d'apprendre et de progresser. Lorsqu'on lui a envoyé le scénario, il s'est immédiatement emballé pour le projet.

Après avoir incarné pas mal de flics à l'écran, qu'est-ce qui a emporté l'adhésion de Gérard Depardieu ?

Il a été séduit par le fond historique du récit. C'est un homme très cultivé : il en savait déjà beaucoup sur ces nazis exilés en Amérique du Sud, sur ces colonies qui ont vraiment existé, et le scénario était basé sur ces deux éléments.

Gérard venait aussi de lire plusieurs livres sur la vie de policiers, ce qui le rapprochait de Kasdan, qui reste ancré dans ce milieu alors qu'il n'en fait plus officiellement partie. Il s'est donné avec enthousiasme pour le film, physiquement notamment. Je crois aussi qu'il a apprécié que je sois à la fois demandeur et très ouvert à ses suggestions.

En tant que réalisateur, on ne peut plus lui apprendre grand chose : il connaît par cœur toutes nos combines (rires). Je l'ai peut-être surpris avec des mouvements de caméra mais au niveau du jeu, c'est surtout lui qui m'a dévoilé certaines techniques. Il m'a parfois aidé à parler aux autres comédiens. À JoeyStarr, par exemple. Gérard m'a permis de mieux le cerner, de l'accompagner dans la préparation du rôle.

Comment avez-vous appréhendé l'acteur et le personnage qu'est JoeyStarr ?

D'emblée, un tandem Depardieu / JoeyStarr est intrigant, séduisant : les voir face à face ne peut être qu'explosif ! C'est un « jeune » acteur mais qui a un talent naturel indéniable. En rentrant en France, j'ai vu POLISSE où il était remarquable et où il y avait cette scène bouleversante avec l'enfant. Mais, il ne portait pas toute l'émotion du film sur ses épaules et il y avait pas mal d'improvisation, contrairement à son rôle dans LA MARQUE DES ANGES.

Je voulais être certain qu'on sente chez Salek cette faille fondamentale dans l'intrigue. Il évolue aussi énormément et

devient quasiment le personnage principal. C'est en rencontrant JoeyStarr, en discutant du personnage avec lui, que j'ai été définitivement convaincu.

Avait-il suffisamment confiance en lui, au regard de l'ampleur du rôle ?

Il n'en était pas certain à 100% mais il m'a dit avec simplicité : «Je suis nouveau à ce "jeu" ; je veux faire mon maximum et apprendre de Gérard». Ceci explique qu'il n'y ait pas eu le moindre conflit d'ego. JoeyStarr a un grand sens de l'humour et ils se sont véritablement trouvés l'un et l'autre. Ce sont aussi deux rock stars, deux superstars et j'ai eu de la chance de les avoir tous les deux.

À la manière de CES GARÇONS QUI VENAIENT DU BRÉSIL de Franklin J. Schaffner, LA MARQUE DES ANGES est dans la veine des thrillers de politique-fiction...

Absolument. J'ai été marqué par les polars des années 40 et j'adore ce pan du cinéma américain des années 70. Voir Michael Mann renouer avec le genre, dans RÉVÉLATIONS, a été un bonheur ! Se retrouver à la lisière de la science-fiction est excitant et Grangé réussit souvent ce mélange contemporain / fantastique. J'ai aussi pensé à SOLEIL VERT où l'atmosphère claustrophobe et le malaise prennent le pas sur la violence graphique. Il y a aussi un côté «serial» que j'adore et que j'assume. Au regard de la somme d'informations, de la diversité des époques traversées, je voulais que la trame soit limpide, afin que le spectateur se focalise sur l'évolution de Salek et de Kasdan. D'une manière fun et feuilletonesque aussi. Lorsque Jean-Christophe Grangé m'a dit que LA MARQUE DES ANGES était son adaptation préférée, c'était le plus touchant de tous les compliments.

Quelle est la part de faits avérés dans la description de l'organisation secrète ciblée par Kasdan et Salek ?

Dans les camps de concentration, il y a bien eu des études sur la souffrance des prisonniers. Les nazis enregistraient aussi les hurlements des gens qui mouraient ou qu'ils torturaient. C'était le cas des expériences pseudo-scientifiques menées par Josef Mengele, surnommé «l'ange de la mort» à Auschwitz. Ensuite, il y a eu Paul Schäfer Schneider, un ancien nazi mort en 2010, qui a fondé deux colonies, en Argentine puis au Chili avec «Dignidad». Il s'agissait d'une structure agricole recluse, composée d'expatriés allemands, où Schäfer avait reçu l'autorisation de Pinochet d'y supplicier ses opposants. Son «trip» était de réunir des chorales d'enfants afin qu'ils chantent pendant les séances de torture... Dans le scénario, nous avons repris ces éléments pour nourrir la fiction imaginée par Grangé et monter d'un cran dans l'indicible. À travers le personnage de la procureur incarné par Marthe Keller, il y a aussi un clin d'œil à MARATHON MAN, autre passerelle avec le film, autre perle seventies !

Quelle serait l'empreinte que vous avez imprimée à LA MARQUE DES ANGES ?

Le sujet est radicalement différent de ceux que j'ai abordés dans le passé, surtout axés sur les adolescents. Cela m'a donné l'opportunité de tenter une autre approche de mise en scène : STEPPIN' et THE LOSERS reposaient sur une esthétique plus débridée, une caméra portée et un montage énergique, très stylisé. Pour LA MARQUE DES ANGES, je me suis «posé», à l'instar du personnage de Kasdan. Cela peut sembler paradoxal

pour un film de genre, mais c'est le côté «clean» en surface, le retour à un certain classicisme du polar, qui me motivaient. L'esbrouffe ne m'intéressait pas davantage que le souci de me «protéger», en multipliant les prises avec divers axes de caméra, comme c'est souvent le cas dans les productions américaines.

C'est le premier film que j'ai la chance d'écrire et de réaliser : il y a un parti-pris artistique, c'est à dire un vernis qui sert l'intrigue et non pas un argument de vente qui supprime l'humain. Par sa modernité, son tranchant dans la production française, le cinéma de Kassovitz (LES RIVIÈRES POURPRES) m'a inspiré alors que j'étais encore au lycée. Il a fait partie, avec Kounen et Jeunet, de cette génération de réalisateurs français qui m'a donné envie de faire du cinéma !



Vous parlez quasiment de LA MARQUE DES ANGES comme de votre film le plus personnel...

...Parce que c'est le cas. STEPPIN' évoquait mon expérience d'étranger débarquant dans le système universitaire américain. Mais LA MARQUE DES ANGES est mon premier film en France : cela faisait longtemps que je voulais tourner dans mon pays natal et, dès l'écriture, je me suis viscéralement attaché aux personnages. En voyant Depardieu en action, j'ai su que le public adopterait ce Kasdan comme je l'avais aimé. Habiter à Paris pendant un an a été émouvant, puisque j'en suis parti à l'âge de 17 ans pour étudier aux États-Unis. J'y ai bâti le début de ma carrière avec des clips, de la publicité, des documentaires, des courts puis des longs métrages. J'ai toujours gardé le désir de revenir en France. Restait à trouver le matériau et le contexte adéquats. Et j'ai été gâté. Davantage cette fois qu'à Hollywood où, contrairement aux idées reçues, c'est difficile de trouver un bon projet de thriller !



ENTRETIEN GÉRARD DEPARDIEU / JOEYSTARR

AUX FRONTIÈRES DU THRILLER

Gérard Depardieu : Ce que j'aime chez Grangé, c'est sa manière d'ancrer l'histoire dans le réel. Tous les grands auteurs de polars – Michael Connelly, Philip Kerr, les Danois, les Norvégiens et les Suédois dont on parle beaucoup en ce moment – procèdent de la même façon. Il y est souvent question de serial killer mais l'atmosphère et la tension psychologique sont les moteurs de l'action. Les deux personnages de *Miserere* font partie d'une nouvelle lignée de policiers, dans le droit fil de la littérature anglo-saxonne.

Le film, comme le roman, s'inspire de certaines exactions du nazisme. Ce que montre *LA MARQUE DES ANGES* est encore très en dessous de la réalité. Chaque guerre amène des progrès scientifiques ou médicaux considérables. Ce qui explique qu'après celle de 39-45, les Américains aient protégé pas mal de nazis : Josef Mengele, par exemple, réfugié en Amérique du Sud, avait réalisé des expériences sur les enfants ; d'autres chercheurs avaient développé des vaccins, en inoculant des virus aux prisonniers.

Faire du son une arme est également un fait et cela remonte à la Seconde Guerre mondiale. L'intrigue imaginée par Grangé reste bien sûr une extrapolation fantastique, comme l'était celle du *TAMBOUR* de Volker Schlöndorff. L'idée de faire du bourreau un martyr recèle un formidable potentiel dramatique. Les enfants ont toujours été une source de terreur efficace, au cinéma comme en littérature. Je pense notamment à *Les Plus qu'humains* de Theodore Sturgeon, publié en 1953, où il était question d'une communauté d'individus doués de télépathie.

JoeyStarr : Je ne connaissais l'univers de Grangé qu'à travers le cinéma, notamment *LES RIVIÈRES POURPRES* et *LE CONCILE DE PIERRE*. J'adore le genre qu'il représente, le thriller d'ambiance, et ces films étaient vraiment réussis. Dans le scénario de *LA MARQUE DES ANGES*, j'ai retrouvé les ingrédients de tension et de suspense que j'apprécie en tant que spectateur. Quand on voit le rôle terrifiant que *LA MARQUE DES ANGES* ou d'autres films de genre donne aux gamins, j'avoue que ça me dérange un peu : je préfère les voir grandir tranquillement ! Mais, il y avait aussi moins de violence et davantage de place pour les personnages. Et pour un jeune comédien comme moi, partager le premier rôle avec Gérard Depardieu, ça ne se refuse pas !

Jusqu'à présent, j'ai surtout joué dans des films choraux. Me retrouver en tête à tête – et avec quelle tête ! – était un bel exercice. Ce que j'aime avec le cinéma, c'est être le spectateur de ce que je fais. Ce qui n'est jamais le cas en musique. Acteur, c'est être le rouage d'une machine complexe : je n'ai pas le trac mais j'ai des doutes vertigineux, ce qui est plaisant.

Je suis bon spectateur des polars mais à jouer, c'est une autre partie : on peut passer deux heures sur un plan où je pointe un flingue ; la fabrication est minutieuse ; j'ai appris la patience, ce qui n'est pas ma première vertu (rires). Lorsque l'on a tourné la scène de baston à l'hôpital, c'était à la fois physique et très technique. Tout est tellement chorégraphié, étiré dans le temps qu'on finit la journée la tête embrouillée et sur les rotules !

LE DÉSORDRE ET LA LOI

JoeyStarr : Quand on s'est rencontrés, Sylvain m'a parlé des racines créoles de Salek et m'a beaucoup décrit son comportement et son caractère. Mais, au final, j'ai dû incarner un flic qui est dans la retenue : on est loin du stéréotype du « chien fou » même s'il est constamment sur le fil. Quant à ce que ce tandem de flics pourrait devenir à la fin, je m'interdis de répondre : à chacun de laisser vagabonder son imagination !

Le seul point commun entre Salek et le flic de *POLISSE*, c'est son rapport à l'enfance. J'ai toujours du mal à analyser mes personnages, surtout lorsque je suis entouré de gens qui abordent ce métier avec simplicité. Il n'y a pas de règles ni de méthode : je me laisse porter par la scène, ce que propose le partenaire, ce que dit le réalisateur. Je sais que je suis dans l'instinct et j'essaie de ne pas trop intellectualiser les choses. C'est comme ça que je fonctionne, pour l'instant.

Salek est un rôle d'écorché, puisque les réalisateurs m'imaginent souvent ainsi, mais il marque une évolution vers davantage d'ambivalence. Ce qui est flatteur pour moi. Je suis là pour raconter l'histoire des autres, pas pour me montrer : si l'on vient chercher JoeyStarr, ça ne m'intéresse pas du tout !

Gérard Depardieu : Le personnage que j'interprète est au bord de la retraite mais son instinct n'est pas mort. Il me fait penser à Harry Bosch, cet inspecteur de Los Angeles, ancien du Vietnam, héros des romans de Connelly. J'adore les déclinaisons d'êtres humains, et les flics sont une source formidable d'inspiration : il y a eu Mangin dans *POLICE* de Maurice Pialat, un type brutal et sensible, humain avant tout ; le commissaire Klein de 36, *QUAI DES ORFÈVRES* qui était un fou rêvant de pouvoir. Ce sont des rôles auxquels on peut donner plein d'humanité, même si ce sont des ordures, parce qu'ils sont dans une vérité.

Dans LA MARQUE DES ANGES, un flic du calibre de Kasdan ne peut pas lâcher prise, après toutes les atrocités et les maniaques qu'il a côtoyés. Tout ce que Kasdan n'a jamais pu se permettre de faire, à cause de sa hiérarchie, il va le réaliser en dehors du cadre officiel : il n'hésite pas à se mettre hors-la-loi et va parfois plus loin que Salek...

Quand j'ai tourné DIAMANT 13 de Gilles Béhat, j'ai vu des photos de meurtres prises par la police belge. Terriblement choquant. Comment vivre avec cela au quotidien ? Ce genre d'horreurs effraie et « attire » les flics, au sens où ils deviennent obsédés par les bêtes capables de les commettre. Ce qui motive également Kasdan, c'est la personnalité de Salek : il sent que ce flic trimbale un lourd passé et il va s'attacher à comprendre ses failles.

LA MARQUE SYLVAIN WHITE

Gérard Depardieu : En termes artistiques, Sylvain a hérité de la culture américaine, mais j'ai surtout été frappé par l'influence de son père. Ce dernier était un grand basketteur professionnel, élevé à l'esprit d'équipe au-delà du racisme auquel il a pu être confronté. Aujourd'hui, il est médecin du sport. Quand on a des parents comme les siens, on peut devenir quelqu'un d'ancré comme l'est Sylvain. C'est un enthousiaste, un homme qui aime le terrain et sa noblesse... comme son père ! Sylvain est réservé mais sait écouter autrui, se rendre disponible envers toute son équipe, sans hiérarchie d'acteur ou de métier. Quand on travaille avec un réalisateur qui sait où se trouve le panier, on a envie de se passer la balle pour marquer. Comme le disait Marcello Mastroianni, « Trois mois de sa vie à 60 ans, ça devient important » : on ne les gâche pas n'importe comment sur n'importe quel film (rires). Contrairement à d'autres adaptations de Grangé, Sylvain s'est écarté des excès de violence. Ses grands mouvements de caméra épousent davantage l'âme des êtres que l'action pure : il a voulu capter ce qui hante les personnages, les troubles ambigus qui les habitent. LA MARQUE DES ANGES n'est pas seulement un film de divertissement, c'est du cinéma généreux à dimension humaine.

JoeyStarr : Avant de rencontrer Sylvain, j'avais vu deux de ses longs métrages dont STEPPIN' qui suit le parcours d'un champion de street dance. Je m'étais retrouvé dans l'énergie du film. Sûrement parce que j'étais danseur et que c'est rare de voir des mouvements et des corps aussi bien filmés. Je sentais que Sylvain n'était pas un faiseur mais un réalisateur généreux. Et je ne me suis pas trompé sur lui : LA MARQUE DES ANGES était une sacrée machinerie à gérer et il s'en est sorti avec brio !

Même si Sylvain baigne dans une double culture, je ne l'ai pas ressenti lors du tournage : il ne porte pas de casquette à l'envers et je ne parle pas couramment anglais, donc notre rapport est resté très franchouillard. Le camembert à portée de mains (rires).

JOEYSTARR VU PAR...

... **Gérard Depardieu :** Entre Kasdan et Salek, il y a comme une reconnaissance, un lien de paternité. Kasdan se découvre un nouvel affect qui est quasiment génétique. JoeyStarr a apporté beaucoup de crédibilité à Salek. Quand je l'observais, je voyais mon fils Guillaume, en moins blessé. JoeyStarr est comme lui, un être hypersensible, mais il a un instinct de conservation plus fort. Guillaume était un Rimbaud qui a explosé en vol. On pourrait imaginer cela de JoeyStarr alors que c'est un guerrier qui maintient son cap.

Sur le tournage, il ne s'est jamais contenté d'être ce qu'il représente. Il avait envie d'apprendre. On s'est trouvé sur beaucoup de points ; on a la même conception de ce dont l'homme est capable : renaître alors qu'on se croit enterré ; maîtriser l'incroyable pouvoir des mots. Didier a l'amour et la musique du verbe, ce qui lui confère à la fois paix et démesure.

Ce n'est pas un hasard si on le voit à l'écran entretenir un rapport très fort à l'enfant, dans POLISSE comme dans LA MARQUE DES ANGES : c'est tout ce qu'il est, lui, dans la vie. Il y a quelques années, en pensant à Guillaume, j'avais pris une option sur les droits d'un livre centré sur les dernières années de Rimbaud à Marseille. Le seul que je verrais actuellement jouer Rimbaud, c'est JoeyStarr !

DEPARDIEU VU PAR...

... **JoeyStarr :** J'ai pris un plaisir fou à me sentir comme l'Astérix de Gérard (rires). On ne peut avoir qu'un rapport épique avec un tel personnage : il a été paternel, plein de bonhomie et d'entrain, présent même quand il n'est pas là, ce qui me fascine totalement. Il est surprenant et touchant, d'une culture inouïe. Il peut être doux, dur, drôle, fatigant, sa personnalité varie tout le temps ! Je lui ai fait découvrir des passages de la musique que j'écrivais et lui m'a initié à Rimbaud.

Dire que j'ai encore mes preuves à faire, c'est une réalité et c'est important de l'admettre. Pas vis-à-vis des autres, mais de moi-même. Le jour où tourner un film ne sera plus un challenge, à quoi bon ? ! Quand on a le luxe de faire des métiers comme celui-là, on ne peut pas se permettre d'être blasé.



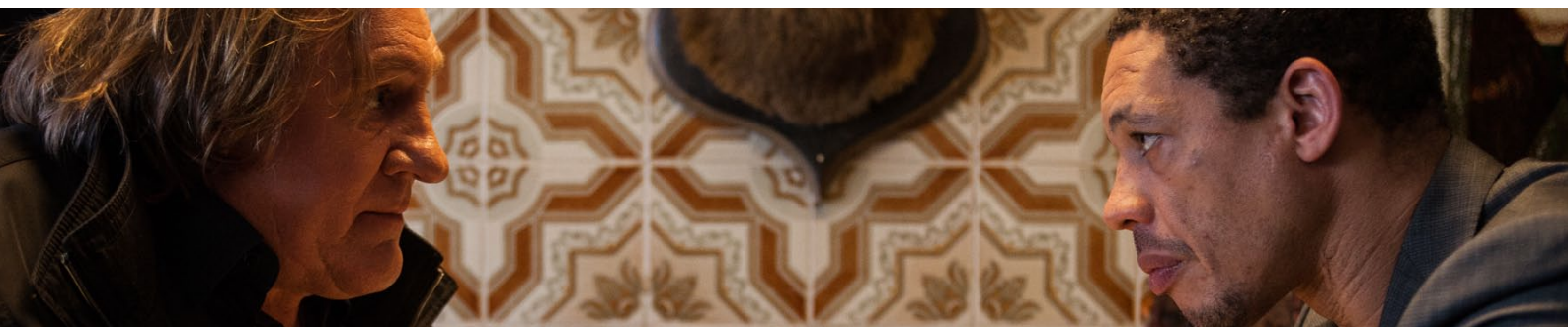
LISTE ARTISTIQUE



KASDAN
SALEK
FRANZ HARTMANN
ANGELA COLSON
LAURA BERNHEIM
VERNOUX
NACIRO
VARGOS
SARKIS
BILL WARD
GOETZ WILLHEN
SEAN SINGLETON
MONIQUE MENDEZ
PETER HANSEN

GÉRARD DEPARDIEU
JOEYSTARR
RÜDIGER VOGLER
HELENA NOGUERRA
MARTHE KELLER
THIERRY LHERMITTE
KÉVIN MEFFRE
IVAN FRANEK
GÉRARD CHAILLOU
JAMES GERARD
JOE SHERIDAN
THOM HOFFMAN
CORINNE MASIERO
MATHIEU CARRIÈRE

LISTE TECHNIQUE



RÉALISATEUR
SCÉNARIO ET ADAPTATION

SYLVAIN WHITE
LAURENT TURNER
EN COLLABORATION AVEC SYLVAIN WHITE
D'APRÈS LE ROMAN DE
JEAN-CHRISTOPHE GRANGÉ *MISERERE*
AUX ÉDITIONS ALBIN MICHEL
STÉPHANE SPERRY

PRODUIT PAR

MUSIQUE ORIGINALE
DIRECTION ARTISTIQUE
IMAGE
COSTUMES
MONTAGE
DÉCORS
SON

MAX RICHTER
ALBRECHT KONRAD
DENIS ROUDEN
FABIENNE KATANY
SÉBASTIEN DE SAINTE-CROIX
EMMA CULLERY
FRANÇOIS MAUREL
ALAIN FEAT
MARC DOISNE
GÉRARD MOULÉVRIER
THIERRY MAUVOISIN
HENRY LE TURC

CASTING
1^{ER} ASSISTANT RÉALISATION
RÉGIE

PHILIPPE SAAL
HÉLÈNE GLABÈKE

PRODUCTEUR EXÉCUTIF
POST-PRODUCTION

UNE COPRODUCTION

LIAISON FILMS, PATHÉ,
TF1 FILMS PRODUCTIONS, BRIO FILMS,
SAGA CITY, SENATOR FILM PRODUKTION,
DD PRODUCTIONS, UFILM
UFUND ET CINEMAO
CANAL +, CINÉ +, TF1, TMC
ROMAIN LE GRAND
LUC BOSSI
HUBERT TOINT
JEAN-JACQUES NEIRA
HELGE SASSE
ULF ISRAEL
ADRIAN POLITOWSKI
GILLES WATERKEYN
MATTHIEU WARTER
FLORIAN GENETET-MOREL

EN ASSOCIATION AVEC
AVEC LA PARTICIPATION DE
COPRODUCTEURS

PRODUCTEURS ASSOCIÉS